Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 50 (1970)
Heft: 4: Les Suisses en France

Artikel: Frédéric Soret et les Saint-Simoniens 1795-1865
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-887965

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Frédéric Soret et les Saint-Simoniens 1795-1865

Les écrits de Frédéric Soret constituent aujourd'hui une source précieuse d'informations sur Gœthe et peuvent être rapprochés du fameux *Journal* d'Eckermann. Sans doute des contemporains distinguèrent-ils en lui des caractères différents des traits qui nous attirent actuellement. Soret, homme d'État genevois et naturaliste, l'emportait en son temps sur Soret, ami de Gœthe. Il serait intéressant de faire connaître un jour cet aspect de sa biographie.

Si des savants ont plus étudié Gœthe que Soret en parlant de ce dernier, ils sont cependant loin de lui avoir fait tort : ils ont rendu hommage à son sens historique, composé d'attention et de réserve, à ses dons d'observer les détails comme les grands mouvements d'une époque, enfin à la netteté et au naturel de son style. Toutes ces qualités, nous les retrouvons dans un manuscrit inédit de Soret sur le Saint-Simonisme.

Le Genevois, en effet, ne quitta pas sa ville natale seulement pour se rendre à Weimar. A Paris, en 1831, il s'intéresse en connaissance de cause à

« ... une petite secte républicaine longtemps ensevelie dans l'oubli, dont on a paralysé tous les efforts en gardant le silence le plus absolu sur son compte, et qui ne doit l'espèce de renommée dont elle jouit actuellement qu'aux événements de juillet et à un tour de passe-passe assez adroit par lequel ses apôtres ont eu l'art de s'enter sur *le Globe*... ».

La révolution de juillet avait rétabli la liberté de la presse et on n'avait pas tardé à voir les partis les plus opposés user de cette position favorable pour se mettre à découvert et chercher à se donner quelque consistance. Parmi eux, les Saint-Simoniens s'étaient rattachés aux préceptes de Claude-Henri de Saint-Simon, descendant direct du fameux duc et pair, mais qui n'était pas entiché comme son aïeul de titres de noblesse. Faiseur perpétuel de projets, l'auteur du *Nouveau christianisme* et du *Catéchisme des industriels* était loin de manquer de talents et même d'un certain génie.

Soret se souvenait d'avoir connu, dix ans auparavant, du vivant de Saint-Simon, plusieurs de ses disciples. Il achevait lui-même à Paris ses études commencées à Genève et il avait fait partie, dès la fin de 1819, d'une société qui se réunissait tous les mardis pour s'occuper de questions philosophiques, morales, politiques ou religieuses. Alliez, Buchez, Bazard faisaient partie de ce groupe. Enfantin était aussi de leur nombre, mais Soret ne se souvient plus s'il se trouvait à Paris dans ce moment. Les noms des autres lui échappent; selon lui ils s'appliquaient sans doute aussi à de futurs Saint-Simoniens, quoique sur un second plan. Il avait vu d'autre part Saint-Simon aux réunions du dimanche chez M. Davilliers, où l'on rencontrait toute l'opposition du côté gauche, y compris les républicains et les bonapartistes. Soret semble toutefois avoir été plus frappé par les écrits que par la personne de ce précurseur du socialisme. En 1825, les membres de la société du mardi s'étaient rattachés aux idées de Saint-Simon et avaient annoncé la publication d'un journal intitulé *Le Producteur*. Leur chef était mort la même année.

En 1831, Soret ne recevait plus *Le Producteur*, dont il avait prédit et vu la disparition : *Le Globe* était devenu l'organe des Saint-Simoniens.

« ... Ils se prétendent utilitaires », lui avait écrit son oncle Étienne-Dumont, « et ils donneraient volontiers une niche à Bentham tout près de la statue de Saint-Simon. Les principaux collaborateurs sont venus me voir et m'ont presque donné l'accolade fraternelle... ».

Mais Soret sait ne pas juger un livre ou une opinion en raison de la couleur qu'ils portent. Le journal saint-simonien est, il est vrai, un des plus instructifs qu'il connaisse et renferme une masse considérable de faits difficiles à trouver ailleurs. Il recommande à la « Société de lecture » de Genève de s'y abonner. Toutefois il connaît dans ses détails, grâce à Dumont, le principal collaborateur de Bentham, la doctrine de l'économiste anglais; il ne peut supporter de la voir confondue avec celle des Saint-Simoniens. En particulier, il reproche à ces derniers de ne vouloir souffrir aucune sorte de privilèges et de commencer par en établir une en faveur de la classe nombreuse et pauvre au détriment des autres. D'après eux, en effet, « *Toutes* (!) les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Ce « toutes » était de trop.

D'autre part, Soret n'admettait pas cette sorte de parodie de la religion qui animait les réunions des disciples de Saint-Simon et qu'il décrit ainsi :

«... aux deux bouts d'une table couverte d'un tapis de velours Bazard et Enfantin qui se qualifient de Pape, formant une unité en deux personnes; Mme Bazard, femme du Pape est assise à son côté; par malheur elle n'est point jolie et c'est pour cela qu'on aurait voulu y joindre Mme Malibran... Devant la table se tient debout le prédicateur du jour; plus loin les douze apôtres et enfin les disciples... ».

Dans ce texte inédit de *Notes et souvenirs relatifs à la religion saint-simonienne*, Soret reproduit une de ses propres lettres :

« Si je mets de côté leurs idées d'application » écrivait-il, « et ne considère que la tendance à favoriser les progrès de l'industrie, des lettres, des sciences, alors je vois plusieurs belles et bonnes choses. Mais foin de la politique! Vive et vive à jamais notre chère petite Genève; malgré la lenteur avec laquelle les bonnes institutions s'y créent, elles s'y créent enfin. »

Il faudrait publier dans son entier ce manuscrit, datant de février 1831, qui nous montre un Soret préférant au Saint-Simonisme le principe de l'utilité Benthamique : elle crée par la seule force de la persuasion et de l'expérience des codes et rejette les révolutions, l'irréligion et ce qui est peut-être pire, la « religion sous bénéfice d'inventaire », selon le mot que Soret emprunte à La Fontaine.